

Divinité, que personne n'eût osé troubler son auguste ravissement. Et d'ailleurs, après s'être écrié avec enthousiasme : « Oui, Canut est un dieu ! » comment lui dire, en un froid et vulgaire langage : « Sire, prenez garde, voici la mer qui mouille vos pieds ? »

Cette scène dura quelques minutes. Canut prenait plaisir à voir ses flatteurs pâlir de crainte : enfin, un flot vint se briser sur le siège du roi et lancer son écume sur les courtisans, qui reculèrent saisis d'épouvante. Canut, se tournant vers eux, leur dit : « Que faites-vous ? quelle vaine frayeur s'empare de vos esprits ? n'êtes-vous pas en la compagnie d'un dieu ? » Ensuite, étendant la main sur la mer, il s'écria solennellement : « Vagues, je vous défends d'avancer plus loin sur cette terre qui m'appartient. Éloignez-vous de mon royaume. Obéissez. » A peine avait-il cessé de parler, qu'une seconde lame, plus furieuse que la première, se rua sur lui et le couvrit presque tout entier. Alors il se leva avec calme, et abandonnant son siège à la mer, il dit à ses courtisans : « Oserez-vous encore comparer un misérable mortel à celui qui seul peut dire à l'Océan : « Tu iras jusqu'ici, et pas plus loin ? »

§ V. RECONNAISSANCE.

La reconnaissance est un sentiment qui attache au bienfaiteur, avec le désir de lui prouver ce sentiment par des effets, ou du moins par un aveu du bienfait, qu'on publie avec plaisir dans les occasions qu'on fait naître avec candeur ou qu'on saisit avec soin :

L'ingratitude est un vice contre nature ; les animaux mêmes sont reconnaissants :

Il y a entre le bienfaiteur et l'obligé une convention tacite, c'est que l'un doit sur-le-champ oublier le service qu'il a rendu, et l'autre s'en souvenir toujours. (*Auteurs divers.*)

Frescobaldi.

Un négociant de Florence¹, nommé Frescobaldi, avait à juste titre la réputation d'un homme libéral et bienfaisant.

1. Belle et célèbre capitale de la Toscane, en Italie.

Un jour un étranger, d'une physionomie très-distinguée, mais très-mal vêtu, se présenta devant lui : « L'éloge que j'ai entendu faire de votre générosité, lui dit-il, m'enhardit à solliciter de vous quelques secours. Je suis né en Angleterre, je m'appelle Thomas Cromwell¹. J'ai quitté mon pays pour chercher fortune ; mais le malheur m'a poursuivi partout. Je viens d'être malade, et je suis sans aucune ressource pour retourner dans mon pays. » Frescobaldi, sensible à son infortune, le fit habiller décentement, le garda dans sa maison jusqu'à ce qu'il eût tout à fait recouvré ses forces, et lui donna à son départ trente pièces d'or pour son voyage. De retour en Angleterre, Cromwell obtint une petite place dans l'administration, puis il fit un chemin rapide, gagna entièrement la faveur du roi Henri VIII, et enfin fut nommé chancelier d'Angleterre.

Cependant Frescobaldi, qui avait oublié Cromwell et qui ignorait sa prospérité, se vit, à la suite de pertes réitérées sur terre et sur mer, presque réduit à l'indigence. Comme plusieurs marchands anglais lui devaient une somme assez considérable, il partit pour l'Angleterre, dans l'intention d'en faire le recouvrement. Un jour qu'il était sorti pour aller voir un de ses débiteurs, il rencontra le chancelier à cheval, qui se rendait au palais. Cromwell, ayant jeté les yeux sur lui, reconnut sur-le-champ l'homme qui lui avait rendu en Italie un si important service. Il descend de cheval et court l'embrasser. Frescobaldi était stupéfait : « Ne me reconnaissez-vous pas ? lui dit le chancelier ; je suis cet Anglais que vous avez tiré de la misère ; vous m'avez sauvé la vie, vous êtes la première cause de ma fortune actuelle. Mes devoirs ne me permettent pas de rester plus longtemps avec vous dans ce moment ; mais je vous en conjure, venez aujourd'hui même dîner chez moi ; c'est dans cet espoir que je vous quitte. » Et il continua sa route.

Charmé d'une si heureuse rencontre, Frescobaldi fut exact au rendez-vous. Le chancelier lui fit l'accueil le plus honorable et le plus cordial. Après dîner, Frescobaldi, sur

1. Ce Cromwell n'a de commun que le nom avec le fameux *Olivier Cromwell*, qui régna plus tard en Angleterre sous le titre de *protecteur*.

sa demande, l'ayant instruit de sa malheureuse position, le chancelier l'obligea, malgré sa résistance, d'accepter quatre sacs, dont chacun contenait une somme assez considérable, en lui disant : « Voici l'argent que vous m'avez avancé à Florence, accru des intérêts et des bénéfices présumables qu'il vous aurait rapportés dans votre commerce : ce n'est point un présent que je vous fais, c'est un remboursement. » Il lui demanda ensuite la liste de ses débiteurs, et fit faire de telles diligences, qu'en moins de quinze jours tout fut payé. Frescobaldi, pendant tout ce temps, logea dans la maison du chancelier, qui aurait bien voulu le retenir en Angleterre; mais, comme Frescobaldi, tout en regrettant de se séparer d'un ami si généreux, voulut retourner dans sa patrie, le roi Henri VIII, pour faire plaisir à son chancelier, le recommanda si chaudement au duc de Toscane, que l'honnête négociant, de retour à Florence, devint en peu d'années plus riche qu'auparavant.

L'Algérien.

En 1683, une flotte française bombarda Alger¹ pour punir les habitants de leurs pirateries et de leurs crimes. Dans leur rage, ces barbares attachèrent à la bouche de leurs canons des prisonniers français, dont les membres étaient ainsi lancés sur les vaisseaux. Un capitaine algérien, qui avait été autrefois prisonnier des Français, et traité par eux avec la bonté qui leur est naturelle, reconnaît, parmi ceux qui vont subir ce sort affreux, un officier qui lui avait rendu les plus grands services. Il demande, avec des cris et des larmes, le salut de cet officier. Inutiles prières : on va mettre le feu au canon auquel le Français est attaché. L'Algérien se jette aussitôt sur lui, l'embrasse étroitement, et, adressant la parole au canonier, lui dit : « Tire; puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui. » Le dey², qui était présent,

1. Avant la conquête d'Alger par les Français, en 1830, cette ville africaine était un repaire de pirates.

2. Le souverain d'Alger portait le titre de *dey*.

ne put résister à l'émotion que fit naître en lui ce spectacle, et il accorda à cet homme généreux le salut de son bienfaiteur.

Bienfait et reconnaissance.

Dans la journée du 10 août 1792¹, un capitaine des gardes suisses s'était battu depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, et avait reçu plusieurs coups de sabre. Accablé par la fatigue et par la souffrance, il parvint à se cacher sur un arbre, dans le jardin des Tuileries, jusqu'à huit heures du soir. Espérant alors se sauver à la faveur des ténèbres, il descend de son arbre pour aller chercher un asile. Passant par la place Vendôme, il aperçoit un groupe, et se cache dans la balustrade qui entourait la statue de Louis XIV². Un jeune homme, domestique d'un riche financier qui demeurait dans la rue Vivienne³, aperçoit ce militaire qui se cachait, et court à lui en criant : « Qui va là? » Le capitaine lui fait connaître son nom et sa qualité : « Mon ami, ajouta-t-il, qui que tu sois, mon sort est entre tes mains, livre-moi si tu veux, car je suis accablé de fatigue, blessé, sans asile, et la vie m'est à charge. » Le jeune homme, ému de compassion, le conduit à l'hôtel du financier, et le cache dans sa petite chambre, où il ne le laisse manquer de rien. Le financier, instruit du fait, et craignant d'être compromis, met à la porte le protégé et le protecteur. Le bon jeune homme conduit le soir son hôte chez sa mère, qui vendait du charbon sur le quai de la Grève, et l'invite à prendre patience dans cette modeste retraite jusqu'à un moment plus heureux.

Le jeune homme et sa mère savaient qu'en donnant asile à un proscrit, ils exposaient leur vie; mais le sentiment de l'humanité était plus fort en eux que la crainte du danger; ils furent même soupçonnés de cacher quelqu'un chez eux :

1. Dans cette journée, Louis XVI, attaqué dans son palais par une multitude insurgée, fut obligé de se réfugier, avec sa famille, dans le sein de l'Assemblée législative. Ses gardes suisses périrent presque tous en voulant le défendre.

2. A la place où était, jusqu'à ces derniers temps, la colonne surmontée de la statue de Napoléon I^{er}, qui, démolie par l'ordre de la Commune, doit être prochainement rétablie.

3. Belle rue près du Palais-Royal.

on vint faire dans leur misérable boutique une visite domiciliaire; à peine eurent-ils le temps de cacher le capitaine sous une douzaine de sacs de charbon.

La visite se fait scrupuleusement; on sonde les sacs avec des piques de quatre pieds de long : les visiteurs se retirent, et le capitaine est hors de péril. Enfin il obtint un passe-port sous un nom supposé, et retourna dans le canton de Berne, où il possédait une fortune assez considérable. A peine arrivé, il envoie une somme d'argent à ses bienfaiteurs, avec l'invitation la plus pressante de venir le voir en Suisse. Ils arrivent, et il les reçoit, avec les témoignages de la plus affectueuse sensibilité, dans un joli petit domaine qu'il les force d'accepter.

Alexandre Martin.

[XIX^e siècle.]

A Champrond en Gâtinais, dans l'arrondissement de Nogent-le-Rotrou¹, qui appartenait autrefois presque tout entier à Sully², habite un menuisier nommé Alexandre Martin, dont la famille avait été comblée des bienfaits du marquis de l'Aubespine, descendant de Sully. Martin avait dû son éducation et son état aux bontés de M. de l'Aubespine, qui, pendant la Révolution, l'attacha à son service, et il n'oubliait pas les premiers bienfaits de son maître : pendant trente-cinq ans il ne le quitta point.

Le marquis de l'Aubespine se ruina; obligé de tout vendre, il ne réserva que trois rentes viagères, une pour lui-même, une autre pour son fils, et une troisième de 400 francs pour Martin : peu après il mourut. Martin venait de se retirer dans sa famille, comptant en vain sur sa pension, que les créanciers firent saisir. Privé de ce secours, il avait repris tranquillement la profession de ses jeunes années, quand un soir sa porte s'ouvre.... M. de l'Aubespine, fils de son bienfaiteur, paraît avec ses trois petits enfants; obligé de fuir la France et de s'expatrier : il

1. Département d'Eure-et-Loir.

2. Un des plus grands ministres

qu'ait eus la France et qui illustra le règne de Henri IV.

ne parle à Martin que d'une courte absence, et s'éloigne pour ne plus revenir, laissant au menuisier ses trois enfants, seul reste du sang du grand Sully.

Martin avait lui-même trois enfants. Heureusement sa fille aînée sortait d'apprentissage : elle était capable de travailler. Sa mère et elle gagnaient vingt-quatre sous par jour, Martin en gagnait trente : c'est avec ce revenu qu'ils espéraient élever la nouvelle famille que la Providence ajoutait à la leur. Quand le travail manque, ils empruntent; quand ils ne peuvent emprunter, ils vendent leur mobilier. Ils vivent de pain noir; le pain blanc ne manque jamais aux jeunes l'Aubespine.

Après six années, le père des trois enfants n'existait plus. Il fallait aux pauvres orphelins un tuteur : quel autre le serait que Martin?... La tutelle des descendants de Sully fut dévolue à ce noble cœur.

Cependant le dévouement de Martin s'était ébruité dans la contrée. L'hospice de Nogent-le-Rotrou, que Sully avait doté, et qui garde le dépôt de ses cendres, donna quelques secours pour l'éducation des enfants. Ainsi, de tout l'héritage de ce grand ministre, la part qu'il a faite aux malheureux est la seule dont une parcelle soit arrivée à sa postérité.

Le gouvernement accorda une bourse dans un lycée au jeune l'Aubespine, ses deux sœurs furent admises dans des pensions tenues par des religieuses, et une récompense solennelle, accordée à Martin, consacra à jamais le souvenir de sa reconnaissance et de sa fidélité.

Le maître d'école.

Après avoir fait au collège de Pau, sa patrie, de brillantes études, Bernadotte¹ devint un grand capitaine, un habile ministre, et monta enfin sur le trône de Suède, sous le nom de Charles-Jean. Un jour, sortant de son palais pour aller passer la revue de ses troupes, il vit un vieillard fendre la

1. Né à Pau; successivement ambassadeur de France à Vienne, ministre en France, prince royal de Suède en 1810, roi de Suède en 1818; mort en 1845.

foule qui l'entourait, et venir se jeter à ses pieds, ému, ne pouvant prononcer une parole, mais les yeux remplis de larmes et tenant dans sa main, qu'il agitait en l'air, une petite médaille d'argent suspendue à un ruban tout usé. Charles-Jean fixe quelque temps les yeux sur cette médaille : c'est la première qu'il a portée à l'école primaire de sa ville natale; il la reconnaît, et son cœur tressaille. Il relève le vieillard qui la lui montre : c'est son premier maître; il l'embrasse, il le conduit dans son palais. Le vieillard n'en sortit, quelques semaines après, que pour revenir vivre, sous le ciel de la France, d'une pension que lui a assurée son reconnaissant écolier.

Le maître de pension.

[1846.]

Il y a vingt-cinq ans, vivait à Reims un maître de pension, M. P..., que tous ses élèves chérissaient. Il était ferme et bon, instruit et modeste. Après quelques années de travaux peu fructueux, des revers de fortune l'obligèrent de quitter cette ville, et ses anciens élèves le perdirent de vue, tout en conservant de lui le souvenir le plus vif et le plus affectueux.

Au mois de novembre 1846, un habitant de Reims encore assez jeune, traversant une des rues les plus étroites et les plus sombres du quartier de la Cité, à Paris, aperçut un vieillard dont la misère décente et l'air distingué le frappèrent vivement. Il s'approche de lui : quelle n'est pas son émotion en reconnaissant dans cet infortuné son ancien maître de pension ! Il l'aborde, il échange avec lui les compliments les plus affectueux; il l'interroge avec réserve; il parvient à savoir son adresse. Poussant ensuite plus loin ses investigations, il s'informe discrètement des moyens d'existence de ce vieillard, et apprend avec douleur qu'il est à peu près sans ressources.

L'ancien élève de M. P.... retourne à Reims, assemble un soir chez lui ses anciens camarades, leur raconte la rencontre qu'il a faite, et les engage à s'unir à lui pour venir au

secours de leur malheureux maître. Séance tenante, on décide qu'une pension de mille francs lui sera assurée jusqu'à la fin de ses jours.

Au 1^{er} septembre 1846, M. P.... a touché d'avance le premier trimestre de sa pension.

Nous aimons à citer un trait si noble et si touchant. Il prouve que l'ingratitude n'est pas devenue, comme on le dit, un vice universel, et que l'instituteur qui a semé de bonnes leçons, recueille quelquefois la reconnaissance.

Pierre et Menzikoff.

Le fameux Menzikoff¹ avait exposé ses jours dans un combat pour défendre la vie de son souverain, Pierre le Grand². Ce favori joignait à de brillantes qualités de grands défauts; sa cupidité, comme son ambition, était sans bornes; il avait détourné à son profit des sommes considérables destinées aux besoins publics. Étant parti de Pétersbourg à la suite du czar³ qui se rendait avec une extrême diligence à Azov⁴ dans le dessein de surprendre cette ville et de l'investir, il apprit en route qu'on l'avait dénoncé, et que le czar était pleinement instruit de la coupable conduite de son favori.

Le silence et l'air sombre du prince, dont il connaissait l'inflexible sévérité, lui annoncent sa disgrâce; il se croit déjà précipité du faite des honneurs dans l'opprobre et dans la misère; les déserts de la Sibérie⁵, la solitude d'un long exil, la hache qui menace sa tête, frappent tour à tour son imagination. Son sang s'allume, une fièvre maligne se déclare; il s'arrête dans une misérable chaumière, et y reste trois semaines plongé dans un effrayant délire. Enfin

1. Menzikoff, de simple garçon pâtissier, s'éleva, par la faveur du czar Pierre le Grand, aux plus hautes dignités. Sous Pierre II, il fut exilé en Sibérie et y mourut.

2. Pierre I^{er} a régné de 1682 à 1725. C'est lui qui a civilisé la Russie et qui a fondé Pétersbourg, capitale de cet empire.

3. On donne ce titre aux empereurs de Russie.

4. Ville située sur le Don ou Tanaïs.

5. La Sibérie occupe la plus grande partie de la Russie asiatique. C'est un pays immense, très-froid et presque désert, où l'on déporte les condamnés, et particulièrement les condamnés politiques.

il se réveille et porte autour de la pauvre chambre ses regards inquiets; tout paraît l'avoir abandonné; un seul homme est près de lui, un seul homme le soigne, une seule voix lui adresse des paroles consolantes : cette voix, c'est celle de son prince; cet homme, c'est Pierre le Grand.

Cette vue inopinée lui rend la vie et la force; de brûlantes larmes inondent son visage : « Grand Dieu ! s'écrie-t-il, c'est vous ! — Oui, depuis trois semaines je n'ai pas quitté cette chambre. — Quoi, vous m'aimez encore ! quoi, vous m'avez pardonné ! vous n'avez pas prononcé la mort d'un coupable ? — Malheureux, dit Pierre en l'embrassant, pouvais-tu croire que j'oublierai que tu m'as sauvé la vie ? Répare tes fautes, n'y retombe plus, et compte toujours sur moi. »

La reconnaissance récompensée : Julien.

Julien était le fils d'un pauvre menuisier, qui, en mourant, le laissa dans l'abandon et dans la plus profonde misère. Un homme riche, nommé Dulac, eut pitié du pauvre orphelin, et le mit en pension pour lui faire apprendre le métier de son père.

Lorsque Julien eut seize ans, M. Dulac le fit venir; et, lui remettant une bourse, il lui dit : « Julien, jusqu'ici tu t'es bien conduit; tout le monde m'a parlé de toi avec éloge; continue. Voici une petite somme que je te donne pour faire ton tour de France. Il faut voyager pour te perfectionner dans ton métier. Adieu ! reviens honnête homme, si tu veux être un jour un homme heureux : car il n'y a de bonheur que pour les honnêtes gens. »

Julien pleura beaucoup en quittant son bienfaiteur; ensuite il voyagea pendant cinq ans, toujours travaillant de toutes ses forces, partout se conduisant très-bien; puis il voulut revenir dans son village natal : il lui tardait de revoir les lieux où il avait passé son enfance; il lui tardait surtout de revoir son bienfaiteur.

Mais quelle fut sa désolation lorsqu'il arriva dans son village ! il apprit que M. Dulac venait de mourir presque subitement.

Julien fut accablé d'un chagrin mortel. Pendant quelques jours il fut incapable de faire autre chose que de pleurer. Il se mit ensuite à l'ouvrage. Il n'avait rien, mais il était devenu habile dans son métier, et l'on s'empressa de le faire travailler. Accoutumé à l'économie, il se logea dans une petite cave en attendant que son travail lui permit de se caser mieux.

Au bout de quelques jours, on apprit que les héritiers de M. Dulac venaient d'arriver et faisaient une vente de tous les meubles qui lui avaient appartenu. Julien alla à cette vente, non par curiosité, mais pour revoir le lieu qu'avait habité son bienfaiteur. Lorsqu'il entra dans la maison, son cœur se serra et ses yeux se mouillèrent de larmes.

Bientôt à sa douleur se mêla l'indignation, lorsqu'il vit que la nièce et le neveu de M. Dulac faisaient vendre tous les meubles d'un oncle qui avait été si bon pour eux. « Ah ! disait-il, si j'étais à leur place, je conserverais tout par respect pour sa mémoire. »

Il allait se retirer, quand il entendit crier : « A trois francs le tableau ! » Quelle ne fut pas son indignation ! c'était le portrait de son bienfaiteur !

A cette vue, son cœur se serra. « Ah ! les ingrats ! s'écria-t-il, ils vendent le portrait de leur oncle !... Eh bien ! je vais l'acheter, moi ; l'image d'un homme qui m'a fait tant de bien ne tombera pas dans des mains inconnues. »

Julien ne possédait au monde que cinq francs ; ils les offrit, et le portrait lui fut adjugé.

Il le détacha avec transport. Il ne pouvait s'empêcher de baiser cette bouche qui lui avait tant de fois souri avec bonté, et ces mains qui s'étaient tant de fois ouvertes pour le secourir.

Il emporta le portrait pour le suspendre dans sa petite cave. Mais, en l'emportant, il fut étonné de le trouver très-lourd. Il voulut le placer à la muraille; le clou se brisa et le portrait tomba. Julien releva le tableau avec précaution : il s'était un peu déchiré par derrière, et un rouleau sortait de la toile du fond. Julien prend ce rouleau, il l'ouvre : quel fut son étonnement ! il y trouva cinquante louis. Il y avait

entre les deux toiles quatre autres rouleaux semblables : le tout formait une somme de deux cent cinquante louis.

« Ciel ! s'écria Julien en bondissant de joie autour de son trésor, me voilà donc devenu riche ! »

Pendant une idée vint le tourmenter : « Cet argent, se dit-il, est-il bien à moi ? On m'a vendu ce tableau, il est vrai ; mais l'aurait-on donné pour cinq francs si l'on avait su qu'il renfermait un tel trésor ? Non, cet argent ne m'appartient pas, il faut le rapporter aux héritiers. »

Pendant qu'il formait cette résolution, il aperçut à terre un petit billet qui était tombé avec les rouleaux et qu'il n'avait pas vu d'abord. Il le ramassa, et il l'ouvrit. Le billet était ainsi conçu :

« Je crains bien que mes héritiers ne soient des ingrats... S'ils ont la lâcheté de vendre mon portrait, il sera sans doute acheté par quelqu'un de ceux à qui j'ai fait du bien. La somme que le tableau renferme sera pour lui. Je la lui donne.
« DULAC. »

Julien fut au comble de la joie. Il pouvait garder cette somme en conscience, et il la garda. Cette nouvelle courut tout le pays. Les héritiers intentèrent un procès à Julien ; mais le billet de son bienfaiteur lui fit gagner sa cause. Le neveu et la nièce furent condamnés aux frais et aux dépens : tout le monde se moqua de leur avarice et de leur ingratitude.

Julien suspendit dans sa chambre le portrait de son bienfaiteur, et ne passa pas un seul jour sans contempler ses traits et sans bénir sa mémoire.

L'ingratitude punie : Aufredi.

[XVII^e siècle.]

Il fut un temps où la ville de la Rochelle, active, riche, puissante, couvrait la mer de ses vaisseaux.

A cette heureuse époque de son histoire, un de ses négociants les plus distingués était en même temps un de ses citoyens les plus éclairés et les plus vertueux. Il se nommait Aufredi.

Par l'union si rare d'une probité austère et d'une bonté indulgente, d'une rigide économie et d'une bienfaisance inépuisable, Aufredi avait gagné tous les cœurs, en même temps qu'il augmentait considérablement sa fortune. Il n'avait point d'enfants : des parents plus ou moins éloignés lui en tenaient lieu. Il avait pour eux la générosité d'un père : il les aidait dans toutes leurs entreprises ; s'ils se trouvaient tous dans une position heureuse, c'était surtout grâce à ses bons conseils et aux secours d'argent qu'il ne leur avait jamais refusés : aussi faisaient-ils tous éclater pour lui la plus vive reconnaissance ; ils exagéraient même les services qu'il leur avait rendus ; ils cherchaient à lui faire croire qu'ils lui devaient tout, parce qu'ils savaient qu'une belle âme s'attache toujours à proportion du bien qu'elle a fait.

« Oh ! disaient-ils, si le ciel nous présentait une occasion de vous prouver notre reconnaissance ! » Cette occasion s'offrit.

Le malheur fondit sur Aufredi, terrible et prompt comme la foudre. La guerre éclata. De douze navires qu'il avait sur des mers lointaines, sept furent pris par des croiseurs anglais, deux périrent en cherchant à leur échapper, trois se perdirent, du moins on n'en eut pas de nouvelles ; on sut seulement que le port où ils s'étaient réfugiés, dans les grandes Indes, avait été incendié par les Anglais.

Ces nouvelles arrivèrent coup sur coup dans l'espace de quelques jours. Aufredi était ruiné : il avait passé, avec une effrayante rapidité, de l'opulence à la misère. Que devenir ?

Il était seul dans sa vaste maison, déjà vendue, et qu'il fallait quitter : seul, il attendait, avec une fiévreuse impatience, la visite de ses parents ; ses parents ne vinrent pas. Que dis-je ? il n'avait plus de parents, tous le reniaient depuis qu'il était malheureux. « Il est vrai, disaient-ils, que nous avons eu quelques relations avec cet imprudent, qui a si mal dirigé ses affaires ; nous avons la bonté de l'accueillir, mais nous ne sommes point ses parents. Dieu merci. » L'un d'entre eux, qui portait le même nom que son bienfaiteur, avait trouvé cette ingénieuse explication

pour décliner la parenté : « Jusqu'où va l'orgueil des gens ! cet Aufredi n'a-t-il pas eu l'audace de retrancher un *f* de son nom, pour faire croire qu'il appartient à notre famille ? Son véritable nom est *Auffredi* par deux *f*. »

Aufredi avait supporté les coups de la fortune avec la fermeté d'un sage ; l'ingratitude de ses parents brisa son cœur : il tomba dangereusement malade. On le transporta dans une misérable chambre d'une pauvre maison, où la longue durée de sa maladie épuisa les faibles ressources qui lui restaient. Aucun de ses parents ne vint le voir, ni ne s'informa de ses nouvelles ; mais les pauvres ouvriers qui habitaient dans son voisinage lui prodiguèrent des soins aussi assidus que désintéressés. Grâce à eux, il revint à la vie, faible, mais un peu consolé. Les bons traitements qu'il avait reçus de ces hommes simples lui avaient réchauffé le cœur.

« Désormais, dit-il, les pauvres seront mes amis ; c'est avec eux que je veux vivre ; comme eux je travaillerai de mes mains. Dans ce monde brillant qui m'a abandonné, il n'y a plus de place pour moi : eh bien ! Aufredi ne s'abaissera pas jusqu'à implorer leur pitié, je vivrai d'un pain noir que j'aurai gagné. »

Il alla se placer sur le port, avec une médaille de cuivre à sa boutonnière, et là il faisait les commissions des capitaines de navires étrangers ; la connaissance qu'il avait de leurs diverses langues lui rendit ce métier assez lucratif. Les autres commissionnaires lui témoignaient toujours le plus profond respect ; ils ne souffraient pas qu'il se chargeât d'un fardeau trop lourd, et le lui enlevaient souvent, malgré lui, pour le porter à son profit : lui, de son côté, en leur servant d'interprète, rendait leur besogne plus facile : c'était entre eux et lui un continuel échange de bons offices.

En le voyant passer sur le port ou dans les rues, chargé de quelque ballot, ses parents détournaient les yeux et haussaient les épaules, en murmurant ces mots : « Quelle honte ! » Mais les hommes de sens et de cœur l'admiraient : « Quel noble courage ! » disaient-ils ; et les jeunes

gens, en passant auprès de lui, le saluaient plus profondément qu'au temps de sa prospérité.

Pendant quatre ans Aufredi mena cette existence, si pénible et si admirable à la fois.

Un jour d'été, la mer était calme, et chacun de ses flots réfléchissait en lames brillantes les feux du soleil couchant ; une brise, chargée des fortes senteurs de la mer, soufflait doucement, et toute la population élégante de la Rochelle, se promenant sur le port, goûtait les charmes d'une belle soirée. On signale trois navires ; aussitôt toutes les lorgnettes se dirigent vers l'entrée de la rade. A quelle nation appartiennent les trois bricks qu'on aperçoit à peine ? Grand sujet de vives causeries. « Ce sont des Norvégiens, dit l'un, chargés sans doute de sapin et de goudron. — Je reconnais l'allure des Hollandais, dit un autre : attendons-nous à voir débarquer les épiceries des Moluques, le thé du Japon. » D'autres ouvraient d'autres avis, lorsqu'un vieux marin, qui depuis quelques instants observait les navires dans un profond silence, s'écrie d'une voix émue : « Non, messieurs, non, vous êtes tous dans l'erreur : ces enfants de l'Océan, que vous voyez là, ont été baptisés à la Rochelle. Je ne puis m'y tromper, ce sont des navires de notre port.

— De notre port ! s'écrie-t-on de toutes parts ; mais aucune de nos maisons n'attend de navires ; qu'est-il donc arrivé ! » L'attention redouble, l'anxiété s'y joint ; tous les yeux sont fixés sur les trois briks qui s'approchent rapidement : « Aufredi !... s'écrie le vieux marin, ce sont les trois navires d'Aufredi qu'on a crus perdus il y a quatre ans ! »

Et les trois navires étaient entrés dans le port ; et, aux acclamations d'une foule immense, dans une légère chaloupe, les trois capitaines arrivent à terre. Leur premier mouvement est de baiser, dans un transport d'enthousiasme, le sol sacré de la patrie. Ils se relèvent : à peine peuvent-ils répondre aux questions dont on les accable : « Oui, nous avons échappé aux Anglais ; oui, nous avons fait deux fois le tour du monde, souvent poursuivis, échap-

pant toujours, vendant, achetant, revendant avec succès; et, Dieu aidant, nous apportons à notre excellent patron un assez bon denier, trois millions. Vive Aufredi! vive la Rochelle!»

Cette nouvelle se propage dans la ville avec la rapidité de l'éclair. Escortés de la foule, les trois officiers cherchent Aufredi; ils trouvent leur patron avec un ballot sur ses épaules et une médaille de cuivre à sa veste.

« Quoi! c'est en cet état!... Quoi! les Rochellois?... Quoi! vos parents!... » Ils n'en peuvent dire davantage, l'indignation et les larmes étouffent leur voix.

« Amis, fidèles amis, disait Aufredi d'un air serein, d'une voix calme, c'est donc ainsi qu'à travers tant de dangers vous avez sauvé et décuplé ma fortune! Oh! cette fortune devrait être tout entière à vous: acceptez-en du moins le tiers, que vous partagerez avec vos marins. »

Tout le monde, dans la Rochelle, applaudit à cette libéralité. Aufredi, redevenu riche, ne pouvait manquer ni d'amis ni d'approbateurs.

« Un million! un million! disaient les honnêtes gens qui se trouvaient tout à coup redevenus ses parents; mais c'est exorbitant! Comment notre oncle (car c'est notre oncle) peut-il causer un si grand préjudice à sa famille! — Et surtout, ajoutait l'homme aux deux *f*, à celui de ses neveux qui seul porte son nom, qui seul peut perpétuer ce nom honorable! »

Ils osèrent retourner auprès de lui et lui faire leur cour, non pas dans l'intimité, ils n'eussent pas été reçus, mais dans les salons de son ancienne demeure, immédiatement rachetée et qu'il s'était vu contraint d'ouvrir à la foule qui venait le complimenter. Ils avaient craint que le premier moment de l'entrevue ne fût terrible; ils s'étaient trompés: Aufredi les reçut avec une politesse glacée, qu'ils prirent pour un reste de mécontentement, facile à vaincre. L'assemblée était nombreuse et brillante.

Après avoir reçu leurs compliments empressés, Aufredi s'adressa à ceux qui l'entouraient:

« Dans ce moment solennel, dit-il, je veux, devant l'élite

de mes concitoyens, déclarer mes immuables résolutions. »

A ces mots tous les cousins sentirent leurs cœurs battre d'impatience et en même temps d'effroi: leur arrêt allait sortir de la bouche de leur parent.

« J'ai recouvré, par la faveur du ciel, une belle fortune. Accablé par l'âge, épuisé par la fatigue, je n'en jouirai pas longtemps; je veux tout donner à mon excellente famille, à ceux que j'aime à appeler, selon leur âge, mes enfants et mes frères. »

Le soleil, dans un ciel pur au mois de juillet, brille moins radieux que ne brillèrent alors les physionomies de tous les cousins.

« Oui, ma famille, reprit Aufredi d'une voix émue, mon excellente famille; sachez que j'appelle de ce nom les pauvres ouvriers de la Rochelle: ce sont là mes parents; ils ont été des frères, des enfants pour moi: à eux les affections de mon cœur, à eux toute la fortune que Dieu m'a rendue. »

Quel désespoir pour les cousins! la sueur décollait de leurs fronts livides. Les regards de tous les assistants étaient fixés sur eux avec une expression ironique. Il fallut avaler jusqu'à la lie cet amer calice, et écouter le reste de ce cruel discours:

« Je divise ma fortune en trois parties égales. Le premier tiers sera distribué, dès à présent, entre tous ceux qui m'ont donné des soins pendant ma maladie, qui m'ont aidé sur le port dans mon métier pénible, qui ont ranimé, par des marques d'intérêt, mon âme découragée.

« Les deux autres tiers, je les garde.... (les cousins, à ces mots, respirèrent; un faible espoir brilla dans leurs yeux) je les garde pour construire et pour doter un hospice réservé exclusivement aux pauvres ouvriers de la Rochelle et aux familles des commerçants qui tomberaient dans le malheur: le travail, hélas! et la probité ne suffisent pas toujours pour préserver de la misère. »

La construction et la direction de cet établissement charitable occupèrent les derniers jours du vertueux négociant. L'hôpital d'Aufredi s'élève encore aujourd'hui

dans la Rochelle, toujours riche de la dotation que son fondateur lui a léguée, et accueillant exclusivement les infortunes auxquelles ce digne négociant l'a consacré.

§ VI. BONTÉ, INDULGENCE.

ZÈLE POUR LE BIEN DE L'HUMANITÉ.

Celui qui n'aime point les autres hommes, n'a point connu Dieu : car Dieu est amour. (SAINT JEAN.)

La Rochefoucauld-Liancourt.

[1747-1827.]

Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt voua son existence entière à l'exercice de la philanthropie. Raconter sa vie serait faire l'histoire de toutes les institutions qui ont pour but de prolonger les jours de l'homme, de prévenir ses besoins, de soulager ses infirmités, d'augmenter son bien-être, et de le rendre meilleur en épurant sa moralité. C'est lui qui introduisit en France la vaccine¹, et il travailla à sa propagation avec un zèle qui donna à cette utile découverte la force de triompher de tous les préjugés, et qui suffirait pour le faire placer au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Il obtint aussi, à force de zèle et de dévouement, la réforme des prisons, l'amélioration du régime des hôpitaux, et l'établissement des dispensaires².

Il introduisit dans sa terre de Liancourt les perfectionnements de l'agriculture anglaise, et y établit des fabriques de coton qui ont servi de modèle à toutes celles qui ont été ensuite créées en France.

Sa maxime favorite était que la meilleure aumône à faire au pauvre, c'est de lui donner de l'ouvrage. Dans cette vue,

1. Avant l'introduction de la vaccine, beaucoup d'enfants mouraient de la petite vérole. La vaccine a été découverte par un médecin anglais, nommé

Edouard Jenner, né en 1749, mort en 1823.
2. Les *dispensaires* sont des établissements de charité où l'on distribue gratuitement des remèdes aux pauvres

il avait fondé à Liancourt une école des arts et métiers. Cette école, qu'il entretenait à ses frais pendant vingt-cinq ans, acquit tant d'importance, que, bien qu'elle fût l'œuvre d'un simple particulier, elle s'était élevée au rang d'une institution nationale, et que Napoléon crut devoir l'adopter au nom du pays. Elle fut transportée à Châlons, où elle subsiste encore. C'est sur le modèle de cette école qu'ont été fondées plus tard celles d'Angers et d'Aix.

La bienfaisance de cet homme illustre était inépuisable. Il ne se bornait pas à aider de ses conseils, il assistait de ses avances, il soutenait de son appui; quand il le fallait, il agissait de sa personne, et il apportait à suivre ses projets et ceux des autres une ardeur qui ne reculait ni devant les fatigues ni devant les obstacles. Toutes ses veilles étaient consacrées à l'étude, et sa plume élégante s'occupait sans cesse à populariser des vérités utiles.

Sa vieillesse fut tranquille et vénérée. Il lui fut donné de voir prospérer tout ce qu'il avait créé : tous les grains qu'il avait semés dans sa jeunesse avaient porté leurs fruits au centuple.

OBLIGEANCE.

Il est triste et sot de s'aimer tout seul; si l'on ne fait jamais rien pour les autres, on ne doit attendre d'eux ni reconnaissance, ni amitié, ni secours. (*Cours de morale.*)

C'est n'être bon à rien que de n'être bon qu'à soi. (B.)

Une promenade de Fénelon.

Fénelon¹, cet homme d'un talent si élevé, d'une vertu si sublime et si pure, était aussi bon qu'il était grand. Toujours occupé de ses travaux, il ne connaissait d'autre délassément que la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire entrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des hommes de la campagne, il se plaisait à s'entretenir avec

1. Précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV; archevêque de Cambrai, et l'un des écrivains les plus célèbres de la France; auteur des

Aventures de Télémaque, du traité de l'Existence de Dieu et de plusieurs autres beaux ouvrages; né en 1651, mort en 1715.